

cultés que la Russie opposait à l'établissement d'un agent français en Perse. M. l'ambassadeur de Russie se montre déjà moins intraitable. Grâce aux énergiques représentations de notre agent, les missionnaires français pourront continuer de résider en Perse, malgré le firman d'expulsion que M. le comte de Médem avait fait rendre contre eux. Une enquête juridique, faite par les ordres du même M. de Médem, a constaté que depuis tant d'années que les missionnaires américains prêchent dans ce pays, et malgré les sacrifices énormes que la société s'est imposés, ils n'ont pas réussi à faire un seul prosélyte. Le découragement paraît s'être emparé de ces messieurs. Leurs écoles sont fermées. Plusieurs missionnaires ont déjà quitté le pays avec leurs familles. On assure que les trois qui restent ne sont pas éloignés d'imiter l'exemple de leurs confrères, et de dire un éternel adieu à une terre maudite, où ils désespèrent d'implanter jamais de méthodisme.

BIRMANES.

Mission chez les Birmans.—Le révérend Père Abbona, à la requête du roi des Birmans, a traduit un traité de géographie dans la langue du pays. S. M. Birmane en a été si satisfaite, et prend tant de plaisir à lire l'ouvrage de cet excellent missionnaire, qu'outre les secours qu'il lui a déjà accordés pour l'érection de ses écoles, il lui a encore fait don d'un terrain, et fourni les briques et autres matériaux nécessaires pour la construction d'une nouvelle église à Amarapoura, capitale de l'empire. Dans une lettre que le révérend Père écrit à l'archevêque de Calcutta, il est dit que dans le courant de l'année dernière il avait érigé une école à Moulta, où cinquante enfants étaient logés, nourris et élevés gratuitement. Une autre école avait aussi été ouverte à Amarapoura, où vingt-cinq jeunes filles étaient élevées. Nous avons aussi, ajoute-t-il, une école anglaise à Amarapoura, conduite par un Irlandais vraiment vertueux.

ÉTATS-UNIS.

Aveu grave et digne de remarque.—Nous citons ce qui suit du *Sabbath Recorder*, journal protestant avec qui nous échangeons. Peut-être les rédacteurs de cette feuille, ne font-ils pas attention, jusqu'ou cet aveu peut les conduire. Ils devraient penser deux fois, avant que de parler. Voici cet extrait :

Unité et Sectarianisme de l'Eglise.—Nous entendons dire beaucoup de choses dans ce temps-ci au sujet de l'unité de l'Eglise du Christ, ainsi que de la lèpre qui afflige le Sectarianisme. Si quelqu'un croyait en vérité, la moitié de ce que l'on écrit à ce sujet, il tremblerait à la penser du schisme, et hâterait de se sauver dans le sein de l'Eglise-Mère.

La vérité des doctrines chez les protestants eux-mêmes, a fait connaître l'importance qu'il existât un seul étendard de l'infailibilité où toutes les différentes religions pourraient se rallier pour se réconcilier. Les obstacles jetés dans la voie qui peut avancer la cause du christianisme par les différences nominales de secte, là où il n'existaient point de distinction réelles, a montré l'importance de s'aimer et de se supporter les uns les autres.

Catholic Register.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—La question de l'Orégon absorbe une grande partie de l'attention publique. Le peuple est exaspéré, dit-on, de l'esprit belliqueux de la presse américaine, et il est probable, que lorsque le Message du Président sera connu en Angleterre, lorsqu'on saura que les offres de l'Envoyé Anglais ont été rejetées, que l'arbitrage a été refusé, et que les américains se préparent à soutenir leurs réclamations à la possession de tout le territoire, l'indignation va être à son comble, et l'on va prendre, alors, quelque démarche énergique.

La plus grande activité se déploie dans les préparatifs de guerre. Des officiers de la marine royale sont envoyés à tous les ports pour visiter les steamers marchands, et connaître les canons qu'ils portent. L'artillerie royale doit être immédiatement augmentée. L'on a commandé quarante-deux mille acoutremens complets, pour la milice anglaise, qui devront être prêts pour le 1er de mars.

L'on ne trouve pas un mot relativement à lord Metcalf, ou à son successeur, sur les papiers nouvelles d'Angleterre.

SUISSE.

—La *Cazette d'Etat* de Lucerne publie de nouveaux détails sur l'assassinat de M. Leu :

“ Le 20 juillet, à 7 heures du matin, c'est-à-dire six à sept heures après l'assassinat de Leu, deux garnemens atablés à l'auberge de la Clé, à Lucerne, disaient : *Le conseiller Leu vient d'être tué ; son meurtrier c'est échappé dans la direction de Ruswil* (Stecherain est précisément dans cette direction), *mais il faut dire et soutenir qu'il s'est tué lui-même.*

“ Un témoignage encore plus frappant vient de corroborer les aveux de Jacques Müller. Sa mère, qui connaissait le fait dans tous ses détails, s'était jusque-là renfermée dans le système de dénégation le plus absolu. *Je l'ignore, ou je n'en sais rien,* était toute la réponse qu'obtenait d'elle le juge d'instruction sur les questions nées les plus insignifiantes qu'il lui adressait; elle ne s'apercevait pas que ses réponses étant toujours les mêmes, elle s'enlaidissait dans un système de palpables mensonges qui la compromettaient de plus en plus. Info mée de la confession pleine et entière de son fils, elle vint de la confirmer par des dépositions qui s'accordaient de la manière la plus remarquable avec ses terribles aveux.

“ Le gouvernement de Lucerne vient de requérir de ceux de Zurich, de

Bâle-Campagne et de Saint-Gall, l'arrestation de Joseph Bühler, de Laurent Baumann (ancien landammann de Saint-Gall), d'Antoine Müller et de Louis Brunner, tous quatre impliqués dans le meurtre du conseiller Leu. Bühler et Müller se sont réfugiés sur le territoire de Bâle-Campagne ; Boumann est à Soleure.

“ Que vous faire se demande à ce sujet la *Gazette de Lucerne*, les cantons requis d'arrestation provisoire et, éventuellement, de l'extradition d'individus judiciairement prévenus de complicité dans un fait aussi atroce que celui de l'assassinat prémédité d'un père de famille entre sa femme et son fils ? “ Et elle se fait à elle-même la réponse suivante :

“ ; Il ne reste à la Suisse, déjà si profondément abîmée dans la fange de l'ignominie, qu'un dernier opprobre à subir, celui de voir quelques-uns de ses gouvernemens se rendre complices d'un assassinat, en refusant l'extradition, en favorisant l'évasion de ceux qui s'y sont associés. Il n'est, hélas ! que trop, à craindre que ce dernier degré d'avilissement, inouï dans l'histoire des nations civilisées ne devienne son partage ?

“ Un journal hernois continue de soutenir que le conseiller Leu a été trouvé pendu dans son grenier ; les Jésuites l'ont mis dans son lit et lui ont tiré un coup de pistolet pour faire croire à son assassinat. Le docteur Joseph Scherrer, médecin du bailliage de Hochdorf, docteur en médecine et en chirurgie, qui, en sa qualité officielle, a présidé à l'autopsie du cadavre, avec l'assistance de deux autres médecins assermentés au hocrappelle dans une déclaration qu'il vient de faire insérer dans les journaux de Lucerne, que le rapport de cette commission médicale constate ces deux faits, savoir : *Que le coup a été tiré sur une personne et par une main étrangère.*”

LE MARCHÉ ET SON FILS.

“ Auguste, tu reviens de la messe, je parie ? — Oui, mon père. — Cela te fait perdre du temps ! — Mais il n'est que sept heures. — Sept heures-sept heures.... c'est fort bien ; mais, puisque tu étais levé à six, pourquoi ne pas venir au magasin ? les affaires avant tout, Auguste. — Les affaires avant les plaisirs, oui ; mais pas avant Dieu, mon père. — Ah voilà mon dévot et je vois bien que tu n'en feras jamais qu'à ta tête — Je croyais ne vous avoir jamais désobéi. — C'est vrai, c'est vrai... jusqu'à un certain point toutefois. Je veux te marier, et tu ne t'occupes pas du tout de cette affaire, Monsieur n'aime pas le monde, monsieur ne veut pas aller au bal ; eh bien ! est-ce à la messe que tu trouveras une femme ? — Ce serait possible, dit Auguste en souriant. — Boh ! conte-moi donc cela. — Mon récit sera court : depuis un mois le hasard... ou plutôt la Providence m'a fait remarquer à l'Eglise une jeune personne qui arrive toujours avant moi. — Est-elle jolie ? — Je n'en sais rien. — Comment sais-tu alors qu'elle est jeune ? — Sa taille svelte et élégante ne peut être que celle d'une très-jeune personne. — Et te voilà épris d'une belle taille ! Quelle folie ! — Ce n'est point ce faible avantage qui a captivé mon attention, mais bien la piété angélique de cette jeune personne. Ah ! mon père, si vous voyiez avec quel profond respect elle entend la messe ! comme elle prie !... Ah ! c'est sans doute ainsi que les anges prient quand ils intercedent pour nous. — Commens appelles-tu cette petite sainte ? — Je l'ignore. — Ainsi tu ne connais ni ses traits ni son nom... voilà un mariage bien avancé ! — Plus que vous ne croyez, mon père. Je ne la vois pas de fois que je ne me dise : “ Elle sera ma femme. ” — Al-lons ! tu extravagues ; travaille, et ne pense plus à ton inconnue.”

M. Delmont, riche négociant, était, comme on voit un homme positif ; il avait gagné cinquante mille livres de rente avec une ardeur qui ressemblait un peu à de la cupidité. Ayant perdu sa femme de bonne heure il avait confié son fils à son grand-père maternel, homme aux mœurs antiques, à la piété profonde et éclairée. Il donna à son petit fils des principes semblables aux siens, et Auguste conserva toujours des vertus dont son père se moquait en apparence, mais qu'il respectait en secret.

Le lendemain de cette conversation, Auguste sortit de l'église en même temps que sa jeune inconnue (qui était toujours accompagnée d'une vieille femme de chambre). La figure qu'il apercevait pour la première fois était celle qu'il avait rêvée : elle n'avait pas des traits d'une beauté remarquable ; mais quelle décence, quelle douceur, quelle suavité sur ce front virginal ! Auguste n'est point ravi, il est touché. Le sentiment qui l'occupe a besoin de s'épancher dans le sein de Dieu ; il rentre à l'église, et dit : “ Seigneur, est-ce là l'épouse que vous me destinez ? ” Au même instant une lettre, tombée à sa place de la jeune personne, frappe ses regards ; il la ramassa et lit sur l'adresse : *A mademoiselle de Saint-Brice, rue du Bac.*

Enchanté de cette découverte, Auguste court montrer la lettre à son père, en le priant instamment de la porter à son adresse, et de prendre des infirmations sur la famille de Saint-Brice. Le bon négociant, après avoir grondé et plaisanté son fils tour à tour, fit cependant ce qu'on demandait de lui ; il se rend le jour même à l'adresse indiquée, en demande au portier M. de Saint-Brice. “ Il est mort il y a deux ans. — Son successeur est-il ici ? — Il n'a point de succes-